

Le choix des armes : nouvelles tendances et nouveaux objets de recherche en histoire militaire

Catherine Lanneau

Co-rédacteur en chef RBHC/BTNC//BH

Après la Première Guerre mondiale, dans l'atmosphère d'antimilitarisme des années localarniennes et sous l'influence de "l'école des Annales", l'histoire militaire classique a été frappée d'un discrédit total. À l'heure du "plus jamais cela" et de la "der des der", à quoi bon, pensait-on, se réitérer encore à une "histoire-bataille" alignant les dates de faits guerriers ? Seuls les militaires professionnels ou amateurs continuaient à se pencher sur l'étude des conflits et des batailles, afin d'y trouver des recettes, des exemples de ce qu'il fallait faire ou ne pas faire pour s'assurer la victoire.

Néanmoins, depuis quelques décennies, une "nouvelle histoire militaire" a conquis droit de cité, sous l'effet conjugué du *cultural turn* et des interrogations mémorielles. De jeunes historiens belges y trouvent leur place, comme en témoigne ce numéro spécial de notre revue. Dans cette rubrique "Débats", la parole sera laissée à trois spécialistes de sensibilités différentes, un Belge, un Néerlandais et un Finlandais, qui, chacun à leur manière, brosseront un tableau historiographique et analytique des grandes tendances de la recherche récente en histoire militaire. Ils développeront également une vision prospective sur le domaine, tant il est

vrai qu'une telle histoire est nécessairement en corrélation intime avec l'évolution d'une société.

Faut-il "démilitariser" l'histoire militaire ? Pro-fesseur d'histoire de la guerre et de la stratégie à l'Université de Namur, Bruno Colson offre un plaidoyer en faveur d'une nouvelle approche des "fondamentaux" de l'histoire militaire, tels l'armement ou la tactique. Si l'historiographie récente fait la part belle aux conditions sociales, à l'anthropologie, à la culture politique et religieuse ou aux *gender studies*, elle ne devrait éluder en rien la nécessité d'étudier avec rigueur et sens critique les bases élémentaires qui permettent de comprendre guerres et batailles. Imagine-t-on un historien de la médecine dépourvu de tout bagage préalable en anatomie ? La question se pose d'autant plus que la sup-pression de la conscription dans la plupart des pays a mis un terme à une certaine forme d'expérience personnelle des réalités militaires. Bruno Colson insiste sur le fait qu'une histoire "révisité" des combats et des opérations est essentielle mais qu'elle doit dépasser la superposition des récits individuels et des souvenirs des combattants. Face à une attente croissante du grand public, il importe en outre que les académ-miques n'abandonnent pas le terrain aux amateurs, aussi bien intentionnés soient-ils. Ce terrain à reconquérir peut d'ailleurs être riche : songeons ainsi à la préparation psychologique du combattant. Sur ce point, il existe une possibilité d'entente et de collaboration entre la vision anthropologique du combattant d'un Stéphane Audouin-Rouzeau et les apports (essentiellement anglo-saxons) insistant sur les aspects stratégiques, tactiques, doctrinaux et matériels des batailles de la Grande Guerre. En définitive, pour Colson,

l'historien des opérations est sans doute le plus à même d'"établir des ponts" entre les divers courants de l'histoire militaire.

Wim Klinkert, qui enseigne l'histoire militaire à la *Nederlandse Defensie Academie - Universiteit van Amsterdam*, livre pour sa part une étude de cas très détaillée sur l'historiographie néerlandaise, permettant d'ailleurs d'éprouver concrètement certaines réflexions élaborées par Bruno Colson. L'histoire militaire a d'abord, et très classiquement, été aux Pays-Bas l'apanage de la Section historique de l'armée, dont le but primordial était la formation des futurs officiers et qui se consacrait à des conflits récents : la Seconde Guerre mondiale et, en particulier, la lutte contre le Japon et les opérations en Indonésie. Pour un passé plus ancien, antérieur à 1795, Klinkert mentionne l'œuvre imposante *Het Staatse Leger* dont les neuf gros volumes ont été publiés de 1911 à... 2012. En dehors du milieu militaire, le *Rijksinstituut voor Oorlogsdocumentatie*, devenu *NIOD*, a publié, de 1969 à 1994, *Het Koninkrijk der Nederlanden in de Tweede Wereldoorlog*, dont les trois premiers volumes se livrent à des analyses de la situation militaire, encore influencées par celles de la Section historique. Klinkert évoque ensuite la tardive "professionnalisation académique" qui, dans les années 1990, va permettre à l'enseignement de l'histoire militaire d'être confié à des historiens de formation universitaire, plutôt qu'à des militaires amateurs. L'auteur retrace par ailleurs l'évolution du *promotierecht*. En vingt ans, le paysage de l'histoire militaire aux Pays-Bas a été complètement modifié : les établissements militaires sont désormais aux mains de civils et, dans trois universités, il est possible de décrocher des diplômes et des doctorats en histoire militaire. L'édition d'une

histoire militaire des Pays-Bas en six volumes a été entamée, le premier tome étant sorti de presse en 2013. Quant à l'histoire des Pays-Bas neutres pendant la Première Guerre mondiale, elle commence à sortir de l'ombre, grâce aux divers ouvrages de Wim Klinkert lui-même mais également dans des livres publiés à l'étranger (Allemagne, Nouvelle-Zélande, États-Unis), l'abordant surtout sous l'angle diplomatique et économique.

Le troisième intervenant au débat, Tuomas Tepora, est chercheur post-doctoral au *Hel-sinki Collegium for Advanced Studies*. Il introduit le lecteur à l'histoire militaire de la Finlande, mal connue en Europe occidentale, et se penche sur un problème de communication des aspects culturels, émotionnels et psychologiques de cette histoire vers un public plus large que celui des historiens académiques ou militaires professionnels. Tuomas Tepora montre ainsi comment l'histoire militaire "à l'ancienne" a - particulièrement pendant la période de "finlandisation" d'après 1945 - préféré jeter le voile d'un oubli volontaire sur la période de déclinement entre Finlandais qui suivit la Première Guerre mondiale, d'autant plus que cela risquait d'indisposer le grand voisin soviétique. L'auteur a lui-même consacré divers travaux à cette "guerre civile" de 1918, mêlant lutte des classes, guerre d'indépendance et antibolchevisme. Cette même histoire militaire a, en revanche, puissamment soutenu la construction d'une identité nationale sur un mode conservateur en faisant de la "Guerre d'Hiver" (novembre 1939-mars 1940) contre l'agression stalinienne le mythe fondateur par excellence, unissant toute la population par-delà les clivages sociaux, politiques et linguistiques. L'alliance ultérieure avec l'Allemagne nazie a, pour

sa part, été frappée jusqu'à récemment d'une *omerta* collective. Tepora note bien l'influence de l'effondrement de l'URSS sur l'engouement d'un nouveau public "jeune" pour l'histoire militaire "néo-patriotique" à partir du début des années 1990, avec des vagues souvent plus conservatrices que celles des parents et une pression exercée sur les historiens pour qu'ils se définissent d'emblée comme conservateurs ou comme radicaux révisionnistes par rapport au mythe national de la Guerre d'Hiver. Apparue tardivement – au milieu des années 2000 –, la "nouvelle histoire militaire" en Finlande consacre ses investigations au domaine culturel, celui des valeurs et concepts véhiculés, des émotions suscitées par l'évocation du passé. Elle correspond à une nouvelle approche, plus critique, des cultures de guerre supplantant les mythes fondateurs.

L'histoire des opérations militaires et des combats

Bruno Colson
Université de Namur

Les magazines d'histoire militaire pour le grand public n'ont jamais été aussi nombreux. À l'occasion du centenaire du déclenchement de la Première Guerre mondiale et du bicentenaire de la bataille de Waterloo, la presse hebdomadaire et quotidienne a publié de nombreux suppléments, qui répondent manifestement à une attente du public. Les grandes librairies britanniques et américaines comportent toutes une section consacrée à la "Military History". Le promoteur peut y trouver aussi quantité de récits de guerre vulgarisés valorisant les exploits d'une unité d'élite, des ouvrages plus techniques pour des collectionneurs d'armes, des amateurs de maquettes de blindés ou d'avions de chasse. Ces réalités du marché incitent beaucoup d'historiens académiques à étudier les guerres sans toucher aux opérations militaires et aux combats, comme s'il s'agissait là d'aspects triviaux, dénués d'intérêt ou passés de mode. La "New Military History", l'approche "guerre et société", l'histoire culturelle et en particulier l'étude de la mémoire s'imposent dans les universités depuis plusieurs décennies. La moindre place des militaires dans nos sociétés a sans doute pris le relais d'un certain antimilitarisme pour rompre tout lien avec un savoir indispensable à la compréhension des aspects proprement militaires des guerres. Le jeune historien reçoit une formation en économie et en sociologie pour faire de l'histoire économique et sociale. Il n'en reçoit pas en armement, en fortification, en tactique, en stratégie. Il ne peut donc étudier et expliquer dans les guerres que les aspects qu'il est capable de comprendre. Il étudie les relations entre la guerre et les classes sociales, les questions de "genre", les épreuves subies par la population d'un pays occupé, il se demande jusqu'où la guerre est le reflet de la société, dans quelle mesure le militaire et l'exercice de la puissance militaire reflètent les constructions et les images sociales. Ces approches sont très intéressantes mais, comme le fait remarquer un professeur à l'université d'Exeter, elles déforment le sujet en le démilitarisant, dans la mesure où elles s'intéressent finalement à tout ce qui concerne les armées, excepté la façon dont elles se battent, à tout sauf aux campagnes et aux batailles. Combatte est pourtant l'essentiel du rôle des militaires, leur raison d'être. En d'autres termes, "dans le monde académique et universitaire, l'étude du cœur même de la problématique est ainsi trop souvent évitée au profit de son 'aval' et de son 'amont'"².

Le succès de l'histoire militaire populaire, les commémorations et les reconstructions suscitent pourtant un besoin d'explications sur les stratégies, les tactiques, l'expérience du combat. En Grande-Bretagne, aux États-Unis et en Australie, ces dimensions ont connu ces dernières années un regain d'intérêt notable, qui s'est traduit par des publications de haute qualité, appuyées sur une meilleure prise en compte des sources d'archives. Celles-ci sont particulièrement riches et de nouveaux fonds sont devenus accessibles depuis la fin

1. JEREMY BLACK, *Rethinking Military History*, Londres, 2004, p. 48-55. 2. LAURENT HENNINGER, "Le renouveau de l'histoire de la guerre", in *L'histoire aujourd'hui*, Paris, 1999, p. 207.